

VI.

Les jours continuèrent leur ronde.

Lebecq acheta un poste de T.S.F. et joua avec les lampes lumineuses. Ils donnèrent quelques réceptions; firent asseoir des notabilités dans leurs fauteuils de velours. Ils eurent des satisfactions sociales; Lebecq fut décoré de l'Ordre de St. Sava lors de la visite des torpilleurs français à Raguse.

Lebecq s'installait en pantoufles dans cette situation tragique. En bon Français, il s'attachait désespérément aux formes. Il croyait fermement qu'en maintenant intact le cadre de sa vie (pourvu que rien ne se sache!) il forcerait la destinée à lui obéir. Était restée vivace en lui la peur du bourgeois d'être mal noté. Cette vie continuée en commun, c'était — il l'avouait — plutôt une »manigance« avisée qu'un élan humain. Au fond, il ne cessait d'étouffer, tout en observant sous le travesti de Zuliana le progrès qui continuait de s'opérer. Il savait bien que ce n'était pas un frère qu'il s'était donné, que c'était une épouse qu'il conservait, une épouse atteinte d'un mal incurable, qui restait sa propriété. Il s'efforça de ne plus penser. Mais, tantôt le chagrin, tantôt l'occasion, tantôt la curiosité, l'y poussaient; ses sentiments reprenaient le dessus, se libéraient de cette surveillance qu'il leur imposait; il ne pouvait se faire à cette vie en commun avec un autre homme, là, en face de lui, caché sous une robe. Impuissant à se venger, ce franc-maçon en appelait à Dieu de cette inconvenance.

La nature persévera dans ses égarements. Zuliana devenait la caricature d'elle-même. Sous son attirail féminin, elle était maintenant le trop joli Italien qu'on voit sur les lacs. Mademoiselle Lebecq avait cessé de lui témoigner cette réserve peu affectueuse des premiers temps et ne lui en voulait plus de lui avoir pris son frère et d'habiter sa maison. Aujourd'hui, elle donne le bras à Zuliana pour sortir, insiste pour lui mettre elle-même des fleurs dans sa chambre et, à son insu, lui prodigue des soins dont elle est loin de soupçonner l'origine.

Voilà que Zuliana va changer, non seulement de corps mais d'âme; il lui arrive maintenant de parler d'elle-même au masculin. Cette lettre à sa mère, pour un peu, elle la signait: *il tuo figlio*, ton fils. Elle aussi, plus elle s'efforce d'escamoter cette aventure et plus elle est punie de sa réserve: pendant son sommeil tous ses désirs s'enfuient comme des prisonniers dont on a oublié de refermer la cellule. Elle se réveille, pensant: »au fond, pourquoi aurais-je honte?« et puis la chose nouvelle lui apparaît inconciliable avec le repos d'une société civilisée, solidement échafaudée sur ses deux peuples: le masculin et le féminin; et la honte la reprend.

Qu'elle le veuille ou non, il lui faut faire son apprentissage d'homme. Elle doit porter d'autres chaussures, avoir une pointure plus élevée; elle a le désir du tabac et des liqueurs fortes. Il lui est impossible de prolonger ses soucis d'élégance; sur sa table, tombent en disgrâce le parfum, la poudre. Plusieurs fois elle se surprend à vouloir agir. Le goût du permanent fait place au goût du risque. Un accident — on la pria de s'asseoir et d'attendre que le péril fut passé — la confirma dans cette foi en elle-même. Il lui semblait qu'on la destituait en la traitant comme une femme. Lorsqu'on lui parlait de la beauté, elle pensait à la bravoure. Lorsqu'on lui rendait des devoirs de politesse, elle sentait que ce n'était qu'en vertu d'un privilège fictif qui allait cesser. Ses jambes, sous ses jupons, elle les sentait devenir terriblement libres, se dégainer, comme une statue qui refuserait l'assistance de son socle.

VII.

Lebecq, lui aussi, se rendait compte que cette existence étrange deviendrait bientôt impossible et que sa tranquillité était vouée tôt ou tard à l'expropriation. Les mots: